

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



SOMMAIRE DES MATIÈRES : — Macbeth —
Tournée en Espagne—Le Secret de la Confession
(commencement).

MACBETH,

TRADUCTION LITTÉRALE EN VERS.

Par JULES LACROIX.

Cette traduction due à un de nos romanciers les plus estimés paraît en ce moment à la librairie de M. Delloye. Ce travail est d'une rare fidélité, et rend constamment, vers pour vers, la pensée du poète anglais. Nous ne connaissons pas de celle-là. C'est une brillante restitution de l'original que les précédents traducteurs en prose, Letourneur tout le premier, n'avaient qu'incomplètement réussi à faire passer dans notre langue. C'est aux poètes qu'il appartient de traduire les poètes.

M. Lacroix a fait suivre *Macbeth* de notes littéraires, d'un Essai sur les traductions et d'une notice historique sur *Macbeth*. C'est ce dernier morceau que nous reproduisons.

On pense généralement que *Macbeth* fut représenté en 1606. Un pareil sujet de tragédie devait être agréable au roi Jacques, descendant de Banquo ; et ce fut sans doute pour plaire au monarque nouvellement monté sur le trône d'Angleterre que Shak-peare écrivit cette pièce. Il est même à présumer que l'idée de *Macbeth* fut inspirée au grand tragique par une trentaine de vers latins dialogués, que des étudiants d'Oxford récitèrent en 1605 devant le roi. Ces jeunes écoliers, au nombre de trois, déguisés en sibyles ou prophétesses (*weird sisters*), et figurant en outre l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, vinrent à la porte du collège Saint-Jean, et, par une allusion au triple salut qu'avaient reçu *Macbeth* et Banquo, ils saluèrent en latin Jacques, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, ils répétèrent le même discours en anglais devant la reine, qui accompagnait son époux.

Cette déclamaion réthorique, qu'on avait recherchée bien longtemps dans les archives du collège d'Oxford, fut exhumée par Steevens,

qui la cite d'un bout à l'autre dans ses notes sur *Macbeth*.

En voici l'exorde :

“ *Ad regis introitum, dit un livre imprimé en 1607, e Joannensis collegio extra potam bonalem sito, tres quasi sibyllæ, sic (ut e sylva) salutârunt.* ”

PRIMA.

Fatidicas olim fama est cecinisse sorores
Imperium sine fine tuæ, rex inclyte, stirpis.
Banquonem agnovit generosa Lequabria thanum ;
Nec tibi, Banquo, tuis sed scæptra nepotibus illæ
Immortalibus immortalia vaticinatæ ;
In saltum; ut lateas, dum, Banquo, recedis ab aula.
Tres eadèm pariter canimus tibi fata tuisque,
Dum spectande tuis, e saltu accedis ab urbem ;
Teque salutamus : Salve, cui Scotia servit !

SECUNDA.

Anglia cui, salve !

TERTIA.

Cui servit Hibernia, salve !

.....
Somme monarcha Britannice, Hibernice, Gallice,
salve !

On voit par ce dernier vers que les prophétiques étudiants le saluèrent même roi de France, prédiction plus brillante encore que celle des sœurs du Destin.

C'est dans la chronique d'Holinshed, composée d'après Hector Boèce, que Shakspear a puisé les incidens de sa tragédie.

Vers l'année 1034, Duncan succéda sur le trône d'Ecosse à son grand-père, Malcolm, *Macbeth*, cousin-germain de Duncan par sa mère, était fils de Sinel, thane de Glamis. Duncan, dont la douceur et la bonté allaient jusqu'à la faiblesse, n'était pas un prince belliqueux, tandis que *Macbeth*, excellent capitaine, se distinguait surtout par son courage ; mais on reprochait à son caractère une légère teinte de cruauté.

L'indulgence excessive de Duncan ayant diminué son pouvoir, quelques ambitieux se soulevèrent et Banquo, thane de Lochaber, chargé de recueillir les revenus du roi, fut contraint de châtier sévèrement les plus coupables.

On se révolta : Banquo, pressé de toutes

parts et couvert de blessures, eut beaucoup de peine à s'enfuir. Alors Macdowald chef des factieux, organisa une espèce d'armée en état de résister à la puissance royale. Il dépeignit Duncan comme une *sainte soupe au lait* (*saint hearted milksop*) comme un homme sans énergie, sans courage, et bien plus fait pour commander à des moines qu'à des guerriers écossais. L'insurrection fit de rapides progrès, surtout dans les îles occidentales ; et bientôt de nombreux soldats arrivés d'Irlande, vinrent se ranger sous les drapeaux du rebelle Macdowald. Les troupes de Duncan furent battues, et leur chef, fait prisonnier par Macdowald, eut la tête tranchée.

Macbeth représenta au roi que sa faiblesse et son indulgence étaient cause de tous ses malheurs ; en même temps il s'offrit à les réparer si Duncan lui donnait le commandement de l'armée ainsi qu'à Banquo. Au seul nom de Macbeth, au bruit de son approche, les rebelles, frappés de terreur, se dispersèrent, et Macdowald, redoutant les supplices qu'avait mérités sa félonie, s'enferma dans son château avec sa femme et ses enfants ; mais enfin désespérant de pouvoir soutenir plus longtemps le siège, il se tua après avoir massacré toute sa famille. Macbeth entra victorieux dans la citadelle, et, trouvant le cadavre de Macdowald, il lui fit couper la tête pour l'envoyer au roi ; le corps décapité fut pendu à un gibet. Tous ceux qui s'étaient montrés les plus ardents et les plus acharnés dans cette guerre, Macbeth les fit impitoyablement mettre à mort ; et cette cruauté, plus odieuse encore que la violation de la foi promise, exaspéra les habitants des îles, qui se répandirent contre lui en sanglants outrages, mais ils expièrent bientôt leurs imprudentes menaces, et de riches présents une soumission complète, réussirent difficilement à désarmer l'implacable vainqueur.

Quelque temps après, Suénon, roi de Norwège, fit une descente en Ecosse. Duncan avait confié une partie de ses forces à Macbeth et à Banquo ; il commandait le reste ; mais, battu par Suénon, il se réfugia dans le château de Perth, où le roi de Norwège vint l'assiéger. Duncan allait d'un moment à l'autre tomber entre les mains de son ennemi. Par bonheur, ayant trouvé le moyen de faire savoir à Macbeth le danger de sa position, il lui demanda des secours. Cependant, pour éviter un dernier assaut, qui n'eût pas manqué de lui être fatal, le roi d'Ecosse promit au Norwégien de se rendre, et même le jour où l'on ouvrirait les portes fut indiqué. Les assiégeants qui souffraient beaucoup de la disette, demandèrent en attendant, des vivres. Duncan leur en envoya ; mais le pain et la bière étaient mélangés d'un narcotique

si puissant que les norwégiens, affamés, tombèrent presque aussitôt dans un profond sommeil. Alors, à un signal, les portes furent ouvertes à Macbeth, qui, trouvant des malheureux engourdis et incapables de fuir ou de se défendre, en fit un horrible carnage. Il n'y eut dans toute l'armée norwégienne que onze hommes qui parvinrent à s'échapper. Suénon eut le bonheur d'être de ce petit nombre ; mais son vaisseau, qui n'avait point assez de bras pour la manœuvre, fut assailli par une épouvantable tempête qui manqua de l'engloutir. Tous les autres navires, battus par l'ouragan, se bisèrent en s'entrechoquant et coulèrent bas dans un lieu nommé les Sables de Dronelow, et où on les apportait encore à la mer basse, en 1574.

Duncan, pour remercier le ciel, ordonna de grandes processions ; mais il apprit tout à coup le débarquement d'une armée cannoise, sous les ordres de Canut, roi d'Angleterre, qui venait venger son frère Suénon. Les deux frères furent aussi malheureux l'un que l'autre ; Macbeth et Banquo désirèrent complètement Canut, et ce dernier fut contraint de payer un tribut considérable pour avoir la permission d'enterrer ses morts à Saint-Colmes-Inches, où, du temps de la chronique, existaient encore de vieux tombeaux danois.

Quelque temps après cette victoire, Macbeth et Banquo, se rendant à Fores, furent accostés au milieu d'un bois par trois femmes d'un accoutrement bizarre. Elles saluèrent Macbeth roi, et comme Banquo se plaignait de ne pas revoir à son tour une prédiction favorable, elles lui répondirent, de même que dans la tragédie, qu'il serait, lui Banquo, bien plus heureux que Macbeth ; qu'il ne régnerait pas comme Macbeth, mais qu'il deviendrait le père d'une longue suite de rois qui gouverneraient l'Ecosse.

Macbeth n'avait pas oublié cette mystérieuse apparition, quand le thane de Cawdor, s'étant révolté contre Duncan, fut mis à mort ; et tous les titres, tous les honneurs du rebelle passèrent à Macbeth, qui dès-lors, ainsi que Banquo, commença de croire fermement aux prédictions des trois sybilles.

Néanmoins Macbeth aurait pu arriver au trône par une voie légitime ; les fils de Duncan n'avaient point encore l'âge exigé par les lois d'Ecosse pour régner ; alors, si le roi venait à mourir sans laisser d'héritiers en ligne directe qui eussent l'âge de monter sur le trône, on devait élire le plus proche parent du monarque défunt. Mais Macbeth, trop ambitieux pour attendre, et voyant d'ailleurs que Duncan avait désigné son fils aîné Malcolm pour successeur avant l'âge nécessaire, Macbeth voulut obtenir le trône par un

tassassinat. Sa femme [1], plus ambitieuse et plus cruelle encore que lui, ne cessait de l'exhorter à commettre un crime qui devait leur donner une couronne. Sur ces entrefaites, Macbeth ayant réussi à faire venir dans son château d'Inverness le roi, qui n'avait pas le moindre soupçon, égorga le malheureux Duncan et se fit proclamer à sa place.

Le meurtre du roi est rapporté sans aucun détail dans la chronique d'Holinshed ; mais ceux qui se trouvent dans la tragédie sont empruntés à la même chronique dans un autre passage : ils concernent le roi Duffe, assassiné une soixantaine d'années auparavant par un seigneur écossais. Ce roi Duffe, qui protégeait son peuple contre les vexations des nobles, fut déclaré par eux indigne de gouverner, ennemi de la noblesse et des grands. L'irritation augmenta de jour en jour, et Donwald, gouverneur du château de Fores, se chargea d'accomplir à lui seul la vengeance réclamée par tous les gentilshommes. Ce fut principalement sa femme qui l'encouragea dans cet abominable projet. Le roi Duffe venait souvent loger au château de Fores, et rien n'était plus facile que de l'assassiner. En effet, Duffe, arrivant quelque temps après, se coucha sans aucun soupçon ; et l'épouse de Donwald, qui avait eu soin de jeter dans la boisson des chambellans un mélange soporifique, ne tarda pas à les voir tomber dans une sorte de léthargie. Aussitôt elle appela quatre soldats qui étaient du complot, et comme Donwald, épouvanté de l'action qu'il allait commettre, sentait son courage faiblir, sa femme l'entraîna dans la chambre du roi, qui fut massacré pendant son sommeil.

Ensuite, à l'aide des quatre soldats, ils emportèrent le cadavre qu'ils mirent sur le dos d'un cheval ; puis, ayant détourné une petite rivière à quelques milles du château, ils creusèrent une fosse dans le lit même de la rivière et y enterrent la victime : après quoi, ils firent repasser les eaux par dessus la fosse, de peur qu'elle ne fût découverte et que les blessures du roi ne saignassent à l'approche de ses assassins.

Donwald, entrant ensuite dans l'appartement du prince, tua les chambellans, qu'il accusa du meurtre. Ce régicide fut suivi de prodiges terribles ; le ciel resta pendant six mois enveloppé de profondes ténèbres, et le soleil ne parut point avant que les coupables ne fussent découverts et mis à mort. Après ce juste supplice, la terre, si long-temps nue et stérile, se couvrit bientôt de fleurs et de fruits, quoique la saison fût passée.

Macbeth régna dix sept ans ; les dix premières années de son règne, bien qu'entachées d'exécutions sanglantes et de cruautés de tous genres, se

distinguèrent par un gouvernement ferme et solide et par des lois qui ne manquent pas de sagesse. Enfin ses barbaries ne connurent plus de borne ; non moins superstitieux que féroce, il consulta les devins et les sorcières, qui, par des conseils équivoques et perfides, l'entraînèrent de crime en crime à sa perte.

On voit que Shakspeare a suivi pas à pas la chronique pour la marche des événements ; mais dans cette histoire romanesque et confuse, il a taillé le plus admirable drame qui soit peut-être sorti du cerveau humain.

L'historien Buchanan avait compris tout ce qu'il y a de profondément dramatique dans cet épisode de Macbeth, quand il dit, en parlant d'Hector Boèce, le chroniqueur :

“ *Multa hic fabulose affingit ; sed quia theatris aut fabulis milesiis sunt aptiora quam historiae, ea omitto.* ” (*Rerum Scot. hist.*)

Que cette fantastique et merveilleuse histoire de Macbeth soit véritable ou non, qu'importe ? elle était fause peut-être avant Shakspeare, mais depuis Shakspeare elle est vraie ! On y croit, et même aux sorcières, même à Paddock, à Craymalkin.

JULES LACROIX.

TOURNÉE EN ESPAGNE.

LETTRE D'UN FEUILLETONISTE.—MADRID.

Quand on parle de Madrid, les deux premières idées que ce mot éveille dans l'imagination sont le Prado et la Puerta del Sol : puisque nous sommes tout portés au Prado, c'est l'heure où la promenade commence. Le Prado, composé de plusieurs allées et contre-allées avec une chaussée au milieu pour les voitures, est ombragé par des arbres écimés et trapus dont le pied baigne dans un petit bassin entouré de briques où des rigoles amènent l'eau aux heures de l'arrosement ; sans cette précaution ils seraient bientôt dévorés par la poussière et grillés par le soleil : la promenade commence au couvent d'Atocha, passe devant la porte de ce nom, la porte d'Alcala, et se termine à la porte des Récollets ; mais le beau monde se tient dans un espace circonscrit par la fontaine de Cybèle et celle de Neptune, depuis la porte d'Alcala jusqu'à la Carrera de San-Hieronimo. C'est là que se trouve un grand espace appelé *salon*, tout bordé de chaises comme la grande allée des Tuileries ; du côté du salon il y a une contre-allée qui porte le nom de *Paris* ; c'est le boulevard de Gand du lieu, le rendez-vous de la fashion de Madrid,—et comme l'imagination des fashionables ne brille pas précisément par le pittoresque, ils ont choisi l'endroit

[1] Elle se nommait *Grach* ou *Guach*. [Voyez *L. d. Hailes's, Annals of Scotland.*]

le plus poussièreux, le moins ombragé, le moins commode de toute la promenade ; la foule est si grande dans cet étroit espace, resserré entre le *salon* et la chaussée des voitures, qu'on a souvent peine à porter la main à sa poche pour prendre son mouchoir ; il faut emboîter le pas et suivre la file comme à une queue de thêâtre (au temps où les théâtres avaient des queues) ; la seule raison qui puisse avoir fait adopter cette place, c'est qu'on y peut voir et saluer les gens qui passent en calèche sur la chaussée (il est toujours honorable pour un piéton de saluer une voiture.) Les équipages ne sont pas très-brillants, la plupart sont traînés par des mules dont le poil noirâtre, le gros ventre et les oreilles pointues sont de l'effet le plus disgracieux ; on dirait les voitures de deuil qui suivent les corbillards ; le carrosse de la reine elle-même n'a rien que de très-bourgeois. Un Anglais un peu millionnaire le dédaignerait assurément ; sans doute il y a quelques exceptions, mais elles sont rares ; ce qui est charmant, ce sont les beaux chevaux de selle andaloux sur lesquels se pavanent les merveilleux de Madrid ; il est impossible de voir quelque chose de plus élégant, de plus noble et de plus gracieux qu'un étalon andalou avec sa belle cinière tressée, sa longue queue bien fournie qui descend jusqu'à terre ; son harnais, orné de houppes rouges, sa tête busquée, son œil étincelant et son coup renflé de gorge de pigeon ; j'en ai vu un monté par une femme, qui était rose (le cheval et non la femme) comme une rose de Bengale, glacée d'argent et d'une beauté merveilleuse ; quelle différence de ces nobles bêtes qui ont conservé leur belle forme primitive, à ces machines locomotives en muscles et en os qu'on appelle des coureurs anglais, et qui n'ont plus du cheval que quatre jambes et une épine dorsale pour poser un jockey !

Le coup d'œil du Prado est réellement un des plus animés qui se puisse voir, et c'est une des plus belles promenades du monde, non pour le site qui est fort ordinaire, malgré tous les efforts que le roi Charles III a pu faire pour en corriger la défectuosité, mais à cause de l'affluence étonnante qui s'y porte tous les soirs, de sept heures et demie à dix heures.

On voit très-peu de chapeaux de femme au Prado ; à l'exception de quelques galettes jauniesouffres, il n'y a que des mantilles.—La mantille espagnole est donc une vérité ; j'avais pensé qu'elle n'existait plus que dans les romances de M. Crevel de Charlemagne ; elle est en dentelles noires, ou blanches-noires plus habituellement, et se pose à l'arrière de la tête sur le haut du peigne ; quelques fleurs placées sur les tempes complètent cette coiffure qui est la plus charmante qui se puisse imaginer ; avec une mantille, il

faut qu'une femme soit laide comme le péché pour ne pas paraître jolie : malheureusement c'est la seule partie de l'ancien costume espagnol que l'on ait conservée ; le reste est à la française. Les derniers plis de la mantille flottent sur un châle, un odieux châle ; le châle lui-même est accompagné d'une robe d'étoffe quelconque, qui ne rappelle en rien la basquine. Je ne puis m'empêcher d'être étonné d'un pareil aveuglement ; et je ne comprends pas que les femmes, ordinairement clairvoyantes en ce qui concerne les intérêts de leur beauté, ne s'aperçoivent pas que leur suprême effort d'élégance arrive tout au plus à les faire ressembler à une *merveilleuse* de province, résultat médiocre. L'ancien costume est si parfaitement approprié au caractère de beauté, aux proportions et aux habitudes des Espagnoles, qu'il est vraiment le seul possible ; l'éventail corrige un peu cette prétention au *parisianisme*. Une femme sans éventail est une chose que je n'ai pas encore vue en ce bienheureux pays ; j'en ai vu qui n'avaient pas de bas, mais elles avaient un éventail ; l'éventail les suit partout, même à l'église où vous rencontrerez des groupes de femmes de tout âge agenouillées ou accroupies sur leurs talons, qui prient et s'éventilent avec ferveur, entremêlant le tout de signes de croix espagnols qui sont beaucoup plus compliqués que les nôtres, et qu'elles exécutent avec une précision et une rapidité dignes de soldats prussiens. Manœuvrer l'éventail est un art totalement inconnu en France. Les Espagnoles y excellent ; l'éventail s'ouvre, se ferme, se retourne dans leurs doigts si vivement, si légèrement, qu'un prestidigitateur ne ferait pas mieux. Quelques élégantes en forment des collections du plus grand prix ; nous en avons vu une qui en comptait plus de cent de différents styles ; il y en avait de tout pays et de toute époque : ivoire, écaille, bois de Sénégal, paillettes, gouaches du temps de Louis XIV et de Louis XV, papier de riz du Japon et de la Chine, rien n'y manque ; plusieurs étaient étoilés de rubis, de diamants et autres pierres précieuses : c'est un luxe de bon goût et une charmante manie pour une jolie femme : les éventails qui se ferment et s'épanouissent produisent un petit sifflement répété plus de mille fois par minute, jette sa note à travers la confuse rumeur qui flotte sur la promenade et à quelque chose d'étrange pour une oreille française. Lorsqu'une femme rencontre quelqu'un de sa connaissance, elle lui fait un petit signe d'éventail et lui jette en passant le mot *agur* qui se prononce *avuur*.—Maintenant venons aux beautés espagnoles.

Ce que nous entendons en France par type espagnol n'existe pas en Espagne, ou du moins je ne l'ai pas encore rencontré. On se figure ha-

bituellement, lorsqu'on parle *senora* et *mantille*, un ovale allongé et pâle, de grands yeux noirs surmonés de sourcils de velours, un nez mince un peu arqué, une bouche rouge de grenade, et sur tout cela un ton chaud et doré justifiant le vers de la romance :—*Elle est jaune comme une orange*. Ceci est le type arabe ou mauresque, et non le type espagnol. Les Madrilègnes sont charmantes dans toute l'acception du mot : sur quatre il y en a trois de jolies ; mais elles ne répondent en rien à l'idée qu'on s'en fait. Elles sont petites, mignonnes, bien tournées, le pied mince, la taille cambrée, la poitrine d'un contour assez riche, mais elles ont la peau très blanche, les traits délicats et chiffonnés, la bouche en cœur, et représentent parfaitement bien certains portraits de la régence. Beaucoup ont les cheveux châtain-clair, et vous ne ferez pas deux tours sur le Prado sans rencontrer sept à huit blondes de toutes les nuances, depuis le blond cendré jusqu'au roux véhément, au roux barbe de Charles-Quint. C'est une erreur de croire qu'il n'y a pas de blondes en Espagne. Les yeux bleus y abondent, mais ne sont pas si estimés que les noirs. Dans les premiers temps, nous avions quelque peine à nous accoutumer à voir des femmes décolletées comme pour un bal, les bras nus, des souliers de satin aux pieds et des fleurs à la tête, l'éventail à la main, se promener toutes seules dans un endroit public, car ici l'on ne donne pas le bras aux femmes, à moins d'être leur mari ou leur proche parent ; on se contente de marcher à côté d'elles, du moins tant qu'il fait jour, car, la nuit tombée, on est moins rigoureux sur cette étiquette, surtout avec les étrangers qui n'en ont pas l'habitude.

.....

Je ne vous ai rien dit de l'habit des hommes : regardez les gravures de modes parues il y a six mois, au carreau de quelque tailleur ou de quelque cabinet de lecture, et vous en aurez une parfaite idée.—Paris est la pensée qui occupe tout le monde, et je me souviens d'avoir vu sur l'échoppe d'un décroisseur : “ Ici on cire les bottes à l'instar (*al estilo*) de Paris.” Gavarni et ses délicieux dessins, voilà le but modeste que se proposent d'atteindre les modernes *hidalgos* : ils ne savent pas qu'il n'y a que la plus fine fleur des pois de Paris qui y puisse arriver. Cependant, pour leur rendre la justice qui leur est due, nous dirons qu'ils sont beaucoup mieux habillés que les femmes : ils sont aussi vernis, aussi gantés de blanc que possible. Leurs habits sont corrects et leurs pantalons louables. Mais la cravate n'est pas de la même pureté, et le gilet, cette seule partie du costume moderne où la fantaisie puisse se déployer, n'est pas toujours d'un goût irréprochable.

Il existe à Madrid un commerce dont on n'a aucune idée à Paris : ce sont les marchands d'eau en détail ; leur boutique consiste en un *cantaro* de terre blanche, un petit panier de jonc ou de fer-blanc qui contient deux ou trois verres, quelques *azuavillos* (bâtons de sucre caramélé et poreux) et quelquefois une couple d'oranges ou de limons ; d'autres ont de petits tonneaux entourés de feuillages qu'ils portent sur leurs dos ; quelques uns même, le long du Prado, par exemple, tiennent des comptoirs enluminés et surmontés de renommées de cuivre jaune avec des drapeaux qui ne le cèdent en rien aux magnificences des marchands de coco de Paris. Ces marchands d'eau sont ordinairement de jeunes *muchachos* galiciens, en veste couleur de tabac, avec des culottes courtes, des guêtres noires et un chapeau pointu ; il y a aussi quelques Valençais avec leurs grègues de toile blanche, leur pièce d'étoffe posée sur l'épaule, leurs jambes bronzées et leurs *alpargatas* bordées de bleu. Quelques femmes et petites filles, en costume insignifiant, font aussi le commerce de l'eau.—On les appelle, selon leur sexe, *aguadores* ou *aguadoras* ; de tous les coins de la ville on entend leurs cris aigus modulés sur tous les tons et variés de cent mille manières : *agua, agua ; que quiere agua ? agua helada, fresquita como la nieve !* Cela dure depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir ; ces cris ont inspiré à Breton de los Herreros, poète estimé de Madrid, une chanson intitulée l'*Aguadora*, qui a beaucoup de succès dans toute l'Espagne. Cette altération de Madrid est vraiment une chose extraordinaire : toute l'eau des fontaines, toute la neige des montagnes de Guadarrama ne peuvent y suffire ; l'on a beaucoup plaisanté sur ce pauvre Manzanarès et l'urne tarie de sa naïade. Je voudrais bien voir la figure que ferait tout autre fleuve dans une ville dévorée d'une pareille soif : le Manzanarès est bu dès sa source ; les *aguadores* guettent avec anxiété la moindre goutte d'eau, la plus légère humidité qui se reproduit entre ses rives desséchées, et l'emportent dans leurs *cantaros* et leurs *alvarazas* ; les blanchisseuses lavent le linge avec du sable, et au beau milieu du lit du fleuve un mahometan n'aurait pas de quoi faire ses ablutions. Vous vous souvenez sans doute de ce délicieux feuillet de Méry sur l'altération de Marseille, exagérez le six fois et vous n'aurez qu'une légère idée de la soif de Madrid. Le verre d'eau se vend un quarto (deux liards à peu près). Ce dont Madrid a le plus besoin après l'eau, c'est de feu pour allumer sa cigarette ; aussi le cri *fuego ! fuego !* se fait-il entendre de toutes parts et se croise incessamment avec le cri *agua ! agua !* C'est une lutte acharnée entre les deux éléments, et c'est à qui fera le plus de tapage : ce feu, plus

inextinguible que celui de Vesta, est posé par de jeunes drôles dans de petites coupes pleines de charbons et de cendres fines, avec un manche pour ne pas se brûler les doigts.

Voici qu'il est neuf heures et demie, le Prado commence à se dépeupler, et la foule se dirige vers les cafés et les botilleries qui bordent la grande rue d'Alcala et les rues avoisinantes.

Les cafés de Madrid nous semblent, à nous autres habitués au luxe éblouissant et féerique des cafés de Paris, de véritables guinguettes de vingt-cinquième ordre ; la manière dont ils sont décorés rappelle avec bonheur les baraques où l'on montre des femmes barbues et des sirènes vivantes ; mais ce manque de luxe est bien racheté par l'excellence et la variété des rafraîchissements qu'on y sert—Il faut l'avouer, Paris, si supérieur en tout, est en arrière sous ce rapport ; l'art du limonadier est enco. e dans l'enfance.

.....

La *Puerta del Sol* n'est pas une porte, comme on pourrait se l'imaginer, mais bien une façade d'église, peinte en rose et enjolivée d'un cadran éclairé la nuit et d'un grand soleil à rayons d'or, d'où lui vient le nom de *Puerta del Sol*. Devant cette église il y a une espèce de place ou carrefour traversé par la rue d'Alcala dans sa longueur, et croisé par la rue de Carretas et de la Montera. La poste, grand bâtiment régulier, occupe l'angle de la rue de Carretas et a sa façade sur la place. La *Puerta del Sol* est le rendez-vous des oisifs de la ville, et il paraît qu'il y en a beaucoup, car dès huit heures du matin la foule est compacte. Tous ces graves personnages sont là debout, enveloppés dans leurs manteaux, bien qu'il fasse une chaleur atroce, sous le prétexte frivole que ce qui défend du froid défend aussi du chaud. De temps en temps on voit sortir des plis droits et immobiles de la cape un pouce et un index jaunes comme de l'or, qui roulent un papelito et quelques pincées de cigare haché, et bientôt de la bouche du grave personnage s'élève un nuage de fumée qui prouve qu'il est doué de respiration, ce dont on aurait pu douter à voir sa parfaite immobilité.—À propos de *papel español para cigarrilas*, notons en passant que je n'en ai pas encore vu un seul cahier ; les naturels du pays se servent de papier à lettre ordinaire coupé en petits morceaux ; ces cahiers teintés de réglisse, barriolés de dessins grotesques et historiques de *letrillas* au de *romances* bouffonnes, sont expédiés en France aux amateurs de couleur locale. La politique est le sujet général de la conversation ; le théâtre de la guerre occupe beaucoup les imaginations, et il se fait à la *Puerta del Sol* plus de stratégie que sur tous les champs de bataille et dans toutes les campagnes du monde.

Balmaseda, Cabrera, Palillos et autres chefs de bande plus ou moins importants, reviennent à toute minute sur le tapis ; on en conte des choses à faire frémir, ces cruautés passées de mode et regardées depuis long-temps comme de mauvais goût par les Caraïbes et les Chérokées. Balmaseda, dans sa dernière pointe, s'avança jusqu'à une vingtaine de lieues de Madrid, et ayant surpris un village près d'Aranda, il s'amusa à casser les dents à l'*ayuntamiento* et à l'alcade, et termina le divertissement en faisant clouer des fers à cheval aux pieds et aux mains d'un curé constitutionnel. Comme je témoignais mon étonnement de la tranquillité parfaite avec laquelle on apprenait cette nouvelle, on me répondit que c'était dans la Castille-Vieille, et qu'alors il n'y avait pas lieu à s'en occuper.—Cette réponse résume toute la situation de l'Espagne et donne la clé de bien des choses qui nous paraissent incompréhensibles vues de France. En effet, pour un habitant de la Castille-Nouvelle, ce qui se passe dans la Castille-Vieille est aussi indifférent que ce qui se fait dans la lune. L'Espagne n'existe pas encore, au point de vue politique : ce sont toujours les Espagnes, Castille et Léon, Aragon et Navarre, Grenade et Murcie, etc. ; des peuples qui parlent des dialectes différents et ne peuvent se souffrir. En étranger naïf, je me récriai sur un pareil raffinement de cruauté ; mais on me fit observer que le curé était un curé constitutionnel, ce qui atténuait beaucoup la chose. Les victoires d'Espartero, victoires qui nous semblent médiocres, à nous autres accoutumés aux colossales batailles de l'empire, servent fréquemment de texte aux politiques de la *Puerta del Sol*. A la suite de ces triomphes où l'on a tué deux hommes, fait trois prisonniers et saisi un mulet chargé d'un sabre et d'une douzaine de cartouches, l'on illumine et l'on fait à l'armée des distributions d'oranges ou de cigares qui produisent un enthousiasme facile à décrire.

.....

L'intérieur des maisons est vaste et commode ; les plafonds sont élevés et l'espace n'est ménagé nulle part ; on bâtirait à Paris une maison toute entière dans la cage de certains escaliers ; vous traversez de longues enfilades de pièces avant d'arriver à la partie réellement habitée ; car toutes ces pièces sont meublées seulement d'un crépi à la chaux ou d'une teinte plate jaune ou bleue relevée de filets de couleur et de panneaux de boiseries simulées. Des tableaux enfumés et noirâtres, représentant quelque décollation ou quelque événement de martyr, sujets favoris des peintres espagnols, sont pendus aux murailles, la plupart sans cadres et tout plissés sur leurs chassiss. Le parquet est une chose inconnue en Espagne, ou du moins je n'y en ai jamais vu.

Toutes les chambres sont carrelées en briques ; mais comme ces briques sont recouvertes de nattes de roseau en hiver et de jonc en été, l'inconvénient est beaucoup moindre ; ces nattes de roseau et de jonc sont tressées avec beaucoup de goût. Des sauvages des Philippines ou des îles Sandwich ne feraient pas mieux. Il y a trois choses qui sont pour moi des thermomètres précis de l'état de civilisation d'un peuple : la poterie, l'art de tresser soit l'osier soit la paille, et la manière de harnacher les bêtes de somme ; si la poterie est belle, pure de formes, correcte comme l'antique, avec le ton naturel de l'argile blonde ou rouge ; si les corbeilles et les nattes sont fines, merveilleusement enlacées, relevées d'arabesques de couleurs admirablement choisies ; si les harnais sont brodés, piqués, ornés de grelots, de houppes de laine, de dessins du plus beau choix, vous pouvez être sûr que le peuple est sauvage et très voisin encore de l'état de nature : des civilisés ne savent faire ni un pot, ni une natte, ni un harnais.—Au moment où j'écris, j'ai devant moi, pendue à une colonne par une ficelle la jarre où rafraîchit l'eau que je dois boire ; c'est un pot de terre qui vaut douze quartos, c'est-à-dire six à sept sous de France environ ; la coupe en est charmante et je ne connais rien de plus pur après l'étrusque. Le haut, légèrement évasé, forme un trèfle à quatre feuilles, légèrement creusées en gouttière, de sorte qu'on peut se verser de l'eau de quelque côté qu'on prenne le vase ; les anses cannelées d'une petite moulure, s'agraffent avec une élégance parfaite au col et aux flancs d'un galbe délicieux ; les gens comme il faut préfèrent à ces vases charmants d'abominables pots anglais, ventrus, pansus, bossus, et enduits d'une épaisse couche de vernis, qu'on prendrait pour des bottes à l'écurière cirées en blanc. Mais à propos de bottes et de poteries, nous voici assez loin de notre description domiciliaire ; revenons-y sans plus tarder.

Le peu de meubles qui se trouvent dans les habitations espagnoles sont d'un goût affreux qui rappelle le *goût messidor* et le *goût pyramide*. Les formes de l'empire y fleurissent dans toute leur intégrité. Vous retrouvez là les pilastres d'acajou terminés par des têtes de sphinx en bronze vert, les baguettes de cuivre et les encadrements de guirlandes *pompei*, qui depuis longtemps ont disparu de la face du monde civilisé ; pas un seul meuble de bois sculpté, pas une table incrustée en Burgos, pas un cabinet de laque, rien ; l'antiquité Espagne a disparu complètement ; il n'en reste que quelques tapis de Perse et quelques rideaux de Damas. En revanche, il y a une abondance de chaises et de canapés de paille vraiment extraordinaire. Sur les tables et les étagères sont disséminés de petites figurines

de biscuit ou de porcelaine représentant des troubadours, Mathilde et Malek-Adel, et autres sujets également ingénieux, mais tombés en désuétude ; des caniches en verre filé, des flambeaux de plaqué garnis de leurs bougies, et cent autres magnificences trop longues à décrire ; ce que je viens de dire doit paraître suffisant ; je n'ai pas le courage de parler des atroces gravures enluminées qui ont la prétention mal placée d'embellir les murailles.

Il y a peut-être quelques exceptions, mais en petit nombre. N'allez pas vous imaginer que les habitations des gens de la haute classe soient meublées avec plus de goût et de richesse. Ces descriptions de l'exactitude la plus scrupuleuse, s'appliquent à des maisons de gens ayant voiture et huit ou dix domestiques ; les stores sont toujours baissés, les volets à moitié fermés, de sorte qu'il reste dans les appartements une espèce de *tirs de jour* auquel il faut s'accoutumer pour savoir discerner les objets, surtout lorsque l'on vient du dehors ; ceux qui sont dans la chambre voient parfaitement, mais ceux qui arrivent sont aveugles pour huit ou dix minutes, surtout lorsqu'une des pièces précédentes est éclairée. On dit que d'habiles mathématiciennes ont fait sur cette combinaison d'optique des calculs dont il résulte une sécurité parfaite pour un tête-à-tête intime dans un appartement ainsi disposé.

La chaleur est excessive à Madrid, elle se déclare tout d'un coup dans la transition du printemps ; aussi, dit-on, à propos de la température de Madrid, trois mois d'hiver, neuf mois d'enfer. On ne peut se mettre à l'abri de cette pluie de feu qu'en se tenant toujours dans les chambres basses, où règne une obscurité presque complète et où un perpétuel arrosage entretient l'humidité. Ce besoin de fraîcheur a fait naître la mode des *bucaros*, bizarre et sauvage raffinement qui n'aurait rien d'agréable pour nos petites maîtresses françaises, mais qui semble une recherche du meilleur goût aux belles Espagnoles.

Les *bucaros* sont des espèces de pots en terre rouge d'Amérique, assez semblables à celles dont sont faites les cheminées des pipes turques ; il y en a de toutes formes et de toutes grandeurs ; quelques uns sont relevés de filets de dorure et semés de fleurs grossièrement peintes ; comme on n'en fabrique plus en Amérique, les *bucaros* commencent à devenir rares, et dans quelques années seront introuvables et fabuleux comme le vieux Sèvres, alors tout le monde en aura.

Quand on veut se servir des *bucaros*, on en place sept ou huit sur le marbre des guéridons ou des encoignures, on les remplit d'eau et on va s'asseoir sur un canapé pour attendre qu'ils produisent leur effet et pour en savourer le plaisir

avec le recueillement convenable. L'argile prend d'abord une teinte plus foncée, l'eau pénètre ses pores, et les *bucaros* ne tardent pas à entrer en sueur et à répandre un parfum qui ressemble à l'odeur du plâtre mouillé ou d'une cave humide que l'on n'aurait pas ouverte depuis long-temps. Cette transpiration des *bucaros* est tellement abondante qu'au bout d'une heure la moitié de l'eau s'est évaporée; celle qui reste dans le vase est froide comme la glace, et a contracté un goût de puits et de citerne assez nauséabond, mais qui est trouvé délicieux par les *aficionadas*. Une demi-douzaine de *bucaros* suffit pour imprégner l'air d'un boudoir d'une telle humidité qu'elle vous saisit en entrant; c'est une espèce de bain de vapeur à froid.—Non contents d'en humer le parfum, d'en boire l'eau, quelques personnes mâchent de petits fragments de *bucaros*, les réduisent en poudre et finissent par les avaler.

J'ai vu quelques soirées ou *tertulias*, elles n'ont rien de remarquable; on y danse au piano comme en France, mais d'une façon encore plus morne et plus lamentable s'il est possible. Je ne conçois pas que des gens qui dansent si peu, ne prennent pas franchement la résolution de ne pas danser du tout, cela serait plus simple et tout aussi amusant; la peur d'être accusés de boléro, de fandango ou de cachucha rend les femmes d'une immobilité parfaite.—Leur costume est très simple, en comparaison de celui des hommes toujours mis comme des gravures de mode. Je fis la même remarque au palais de Villa-Hermosa. A la représentation au bénéfice des enfants trouvés, *Ninos de la cuna*, où se trouvaient la reine-mère, la petite reine et tout ce que Madrid renferme de beau et grand monde, des femmes deux fois duchesses et quatre fois marquises avaient des toilettes que dédaigneraient à Paris une modiste allant en soirée chez une couturière; elles ne savent plus s'habiller à l'espagnole, mais elles ne savent pas encore s'habiller à la française, et si elles n'étaient pas si jolies, elles courraient souvent le risque d'être ridicules. Une fois seulement, à un bal, je vis une femme en basquine de satin-rose, garnie de cinq à six rangs de blonde noire, comme celle de Fanny Elssler dans le *Diabolo boiteux*; mais elle avait été à Paris où on lui avait révélé le costume espagnol.—Les *tertulias* ne doivent pas coûter très cher à ceux qui les donnent. Les rafraîchissements brillent par leur absence:—ni thé, ni glaces, ni punch; seulement sur une table, dans un premier salon, sont disposés une douzaine de verres d'eau parfaitement limpide, avec une assiette d'*azucarillos*; mais on passe généralement pour un homme indiscret et *sur sa touche*, comme dirait la madame Desjardins d'Henri Monnier, si l'on poussait le sadanapalisme jusqu'à sucrer son eau, ceci se

passé dans les maisons les plus riches: ce n'est pas par avarice, mais telle est la coutume; d'ailleurs, la sobriété crémétique des Espagnols s'accorde commodément de ce régime.

Quant aux mœurs, ce n'est pas dans six semaines que l'on pénètre le caractère d'un peuple et les usages d'une société. Cependant l'on reçoit de la nouveauté une impression qui s'efface pendant un long séjour; il m'a semblé que les femmes en Espagne avaient la haute main et jouissaient d'une plus grande liberté qu'en France; la contenance des hommes vis-à-vis d'elles m'a paru très humble et très soumise, ils rendent leurs devoirs avec une exactitude et une ponctualité scrupuleuse et expriment leurs flammes par des vers de toute mesure rimés, assonnés, *sueltos* et autres; dès l'instant qu'ils ont mis leur cœur aux pieds d'une beauté quelconque, il ne leur est plus permis de danser qu'avec des trisaïeules. La conversation des femmes de cinquante ans et d'une laideur constatée leur est seule accordée; ils ne peuvent plus faire de visites dans les maisons où il y a une jeune femme; un visiteur des plus assidus disparaît tout à coup et revient au bout de six mois ou d'un an; sa maîtresse lui avait défendu cette maison; on le reçoit comme s'il était venu la veille: cela est parfaitement admis. Autant que l'on en peut juger à la première vue, les Espagnoles ne sont pas capricieuses en amour, et les liaisons qu'elles forment durent souvent plusieurs années. Au bout de quelques soirées passées dans une réunion, les couples se discernent aisément et sont visibles à l'œil nu; si l'on veut avoir madame ..., il faut inviter M. ..., et réciproquement; les maris sont admirablement civilisés et valent les maris parisiens les plus débonnaires. Nulle apparence de cette antique jalousie espagnole, sujet de tant de drames et de mélodrames. Pour achever d'ôter l'illusion, tout le monde parle français en perfection, et grâce à quelques élégants qui passent l'hiver à Paris et vont dans les coulisses de l'Opéra, le rat le plus chétif, la marcheuse la plus ignorée sont parfaitement connus à Madrid.

.....
Indiquons en passant, et pour mémoire, quelques fontaines d'un *rococo* très corrompu, mais assez amusant; le pont de Tolède, d'un mauvais goût, très riche et très orné, avec cassolles, oves et chicorées; quelques églises bariolées bizarrement et surmontées de clochetons moscovites, et dirigeons-nous vers le Buen-Retiro, résidence royale située à quelques pas du Prado; nous autres Français qui avons Versailles, Saint-Cloud, qui avons eu Marly, nous sommes difficiles en fait de résidences royales; le Buen-Retiro nous paraît devoir réaliser le rêve d'un

épicier cossu ; c'est un jardin rempli de fleurs communes, mais *voyantes* ; de petits bassins ornés de rocailles et de bossages vermiculés avec des jets d'eau dans le goût des devantures des marchands de comestibles ; des pièces d'eau verdâtres où flottent des cygnes de bois peints en blanc et vernis, et autres merveilles d'un goût médiocre : les naturels du pays tombent en extase devant un certain pavillon rustique bâti en rondins, et dont l'intérieur a des prétentions assez indoues ; le premier jardin turc, le jardin turc naïf et patriarcal, avec kiosques vitres de carreaux de couleur, par où l'on voyait des paysages bleus, verts et rouges, était bien supérieur comme goût et comme magnificence ; il y a surtout un certain chalet qui est bien la chose la plus ridicule et la plus bouffonne que l'on puisse imaginer. A côté de ce chalet se trouve une étable garnie d'une chèvre et de son chevreau empaillés et d'une truie de pierre grise, têtée par des marçassins de la même matière. A quelques pas du chalet, le guide se détache, ouvre mystérieusement la porte, et quand il vous appelle et vous permet enfin d'entrer, vous entendez un bruit sourd de rouages et de contre-poids, et vous vous trouvez face à face avec d'affreux automates qui battent le beurre, filent au rouet, ou bercent de leurs pieds de bois des enfants de bois couchés dans leurs berceaux sculptés ; dans la pièce voisine, le grand-père malade est couché dans son lit, sa potion est à côté de lui sur la table ; l'on a poussé le scrupule jusqu'à poser sous la couchette une urne indescriptible, mais fort bien imitée. Voilà un résumé fort exact des principales magnificences du Retiro ; une belle statue équestre en bronze de Philippe, dont la pose ressemble à la statue de la place des Victoises, relève un peu toutes ces pauvretés.

THÉOPHILE GAUTIER.

(*La Presse.*)

LE SECRET DE LA CONFSSION.

I.

LES BURONIERS.

Dans la partie la plus sauvage de la Haute-Auvergne, sur l'un des appendices de cette chaîne effrayante de montagnes qui s'étend entre le plomb du Cantal et le col de Cabre, par une chaude journée de la fin d'août 1710, trois hommes étaient couchés sur l'herbe, à l'ombre d'un bouquet de châtaigniers. Tous trois, abattus par la chaleur, s'étaient endormis. A côté d'eux gisaient étendus sur le sol les débris d'un grossier repas, des galettes de sarrasin, de la bouillie d'avoine, une jatte de lait et un large pain noir, qui servait en ce moment de théâtre aux exercices gymnasti-

que d'une myriade d'insectes de toutes les espèces. L'atmosphère, embaumée du parfum de la menthe, de la marjolaine, de la gentiane et de toutes plantes qui se plaisent au milieu des pâturages, était si transparente qu'on pouvait voir se fondre sous les ardents baisers du soleil la neige qui couronne presque en tout temps la crête du plomb du Cantal. Tout se faisait sous l'influence de la chaleur du jour, même le grillon.

Pourtant, par intervalles, le mugissement d'une vache venait troubler ce silence et alors on distinguait à travers les hautes herbes une croupe luisante et charnue, puis on voyait se dresser une tête majestueuse qui semblait saluer le soleil. Il y avait dans cet aspect de la nature quelque chose de solennel que rehaussait encore le merveilleux paysage environnant. D'un côté, des monts de basalte taillés à pic assez semblables à d'immenses tuyaux d'orgues dressaient à des hauteurs incommensurables leurs crêtes chenues, tandis que de l'autre les collines s'abaissant progressivement laissaient découvrir dans un lointain immense un de ces fertiles vallons que vivifient incessamment les mille ruisseaux descendant des montagnes. En face des dormeurs se dressait comme une sentinelle gigantesque condamnée à une veille éternelle le Plomb majestueux du Cantal.

Tout à coup des sons de cor et des aboiements de chiens retentirent à peu de distance. Les trois dormeurs s'éveillèrent en sursaut et se remirent précipitamment sur leur séant en se frottant les yeux. Alors on vit s'épanouir trois larges et honnêtes figures de montagnards, aux épaules carrées, à l'encolure un peu épaisse, tous trois uniformément vêtus de gros drap brun et les jambes nues, avec des sabots aux pieds. Le plus âgé des trois, qui semblait en même temps commander aux deux autres, s'écria en patois des montagnes :

—Alerte, enfants ! voici la chasse, Madame la comtesse va passer par ici sans doute ; vous qui ne connaissez pas encore votre nouvelle maîtresse, voilà une bonne occasion de la voir. Alerte ! alerte ! entendez-vous les pars des chevaux qui retentissent dans la gorge prochaine ?

En même temps le trio montagnard se leva tout d'une pièce, le cou tendu, l'oreille aux aguets, pendant que les vaches disséminées sur les flancs de la montagne, effrayées sans doute par les sons du cor et les aboiements des chiens semblaient céder elles-mêmes à un instinct de curiosité, et quittant leur couche de verdure, se rassemblaient en troupeau. Mais l'attente fut vaine ; soit que la bête fauve poursuivie par les chiens eut changé de direction, soit que les chasseurs, en raison de la chaleur du jour voulussent éviter les hauteurs où ils n'eussent trouvé aucun abri contre le soleil, bientôt les bruits qu'on avait entendus devin-

rent plus lointains, puis ils s'éteignirent tout à fait. Le roupeau se répandit de nouveau dans ses gras pâturages. Les trois hommes se laissèrent retomber lourdement sur le sol, avec cette indolence qui caractérise généralement leur race.

Ces trois hommes constituaient ensemble l'indispensable trinité attachée de temps immémorial, dans les montagnes de la Haute-Auvergne, à l'exploitation d'un buron, à savoir le vacher, le boutilier et le pâtre. Le buron, qu'il était assez difficile d'apercevoir à travers le massif de châtaigniers qui le masquait, était une étroite cabane formée de branches d'arbres et de maçonnerie, sorte de métairie dépendante du château de Peyrelade et habitée, suivant l'usage, pendant six mois de l'année seulement, par les trois hommes dont je viens de parler. C'était du fond de ce palais d'été que ces triumvirs donnaient des lois à une cinquantaine de vaches, toutes marquées sur le flanc gauche d'un P artistement surmonté d'une couronne comtale, signé de leur vassale envers la noble et ancienne maison de Peyrelade. Quiconque a voyagé dans les montagnes d'Auvergne ne saurait ignorer toute la différence qui existe entre ces trois fonctions importantes de vacher, de boutilier et de pâtre (1), toutes trois immédiatement dépendantes l'une de l'autre, quoique semblables en apparence ; car le pâtre est soumis aux boutilier comme le boutilier lui-même au vacher, le tyran, l'autocrate du buron. L'égalité n'existe même pas sur les sommets de ces mouts escarpés, si près de Dieu.

Le vacher dont il s'agit dans ce récit exerçait à plus d'un titre la suprématie sur ses deux compagnons ; car outre qu'il était le plus élevé en grade, il était aussi le plus vieux. Le père Nicoud, c'était son nom, avait passé bien des étés dans les montagnes, fabriqué dans sa vie bien des fromages ; c'était le Nestor des vachers, et j'ajouterais que, comme le bon roi de Pylos, il savait aussi bien des histoires et n'aimait pas moins que lui à les raconter. Ce fut donc avec un vif empressement que l'un de ses deux acolytes, le pâtre, jeune garçon d'environ seize ans s'étant écrié :

—Vous la connaissez donc, vous, madame la comtesse, père Nicoud ?

Le vieux vacher répondit :

—Si je la connais, mon garçon : oui, certes, je la connais.

Et en même temps il saisit la jarre au lait et en avala quelques gorgées pour s'éclaircir la voix.

—Comment cela se fait-il, reprit le pâtre,

(1) Le vacher est celui qui fabrique le fromage, le principal revenu des domaines de la Haute-Auvergne le boutilier fait le beurre ; le pâtre est chargé presque exclusivement de surveiller les vaches et de les traire.

puisque nous étions déjà à la montagne lorsqu'elle est arrivé au château ?

—Ah ! voilà justement l'histoire, reprit le vacher en se rengorgeant. Tel que vous me voyez, j'ai fait danser sur mes genoux Mme la comtesse de Peyrelade. Cela vous étonne ? Ah ! dame, il est tombé bien de la neige sur le Puy-Marie, depuis lors et dans ce temps-là, on eût encore difficilement trouvé mon pareil pour danser la bourrée.

—Il y a donc bien des années de cela, père Nicoud ? car, sans vous fâcher, vous n'êtes plus jeune.

—Oh ! oh ! il y a comme qui dirait vingt-deux ans. C'était au temps où j'étais vacher dans le Carladez (1), sur les confins de la forêt du Liorant. J'appartenais alors au domaine de Pradines, car Mme la comtesse est une demoiselle de Pradines. Son père, M. le baron de Pradines, était mon ancien seigneur, oh ! un bien bon seigneur, allez, quoiqu'il ne fût pas riche.

—Quel âge peut à avoir présent Mme la comtesse ?

—Vingt-cinq ans au plus vient la Notre-Dame de septembre.

—Oui-dà ! Elle est encore jeune, Mme la comtesse. Et est-elle belle ?

—Accomplie. Lorsqu'elle entra dans sa quinzième année, on ne l'appelait plus déjà dans tout le canton que la jolie petite reine Marguerite-Marguerite d'abord, c'est son nom de baptême, et puis il faut que vous sachiez qu'il y a dans le voisinage de Pradines un vieux château ruiné qui a été habité, dans l'ancien temps, par une belle reine qu'on nommait la reine Marguerite, et comme Mlle Marguerite de Pradines se promenait souvent à cheval, du côté de ces ruines, je ne sais comment il s'est fait qu'un beau jour tout le monde dans le pays s'est mis à l'appeler la jolie petite reine Marguerite. Et de fait, si les filles devenaient reines par la beauté, nul doute que Mlle Marguerite de Pradines ne le fût devenue. Car, elle était si gentille, si mignonne, si pleine de grâce dans toute sa personne, que c'était une bénédiction rien que de la voir. Aussi, lorsqu'à seize ans elle quitta le pays pour s'en aller à la cour avec défunt Mgr le comte de Peyrelade, son mari, ce fut une désolation dans tout le Calvados, une désolation que vous ne sauriez vous imaginer. On ne s'abordait plus dans les montagnes qu'en se disant : Eh bien, vous savez la nouvelle, la jolie petite reine Marguerite est partie. Et les hommes soupiraient et les femmes pleuraient. Ah ! c'était à fendre le cœur. Neuf ans se sont passés depuis ce départ, mais je suis

(1) On appelle ainsi la partie S.-O. de la province qui avoisine Aurillac.

bien sûr que dans le Calvados nul de ceux qui l'ont connue n'a oublié Mlle de Pradines et qu'il ne s'écoulera pas de longs jours sans qu'elle soit aimée et bénie également dans cette contrée, comme elle le mérite.

—Fasse le ciel qu'il en soit ainsi, s'écria le boutilier qui jusqu'alors avait gardé un modeste silence, mais j'en doute.

—Pourquoi cela ? repartit vivement le père Nicoud en fronçant ses épais sourcils gris.

—Pourquoi, pourquoi ? . . . reprit le boutilier, parce que Mme la comtesse est jeune, parce qu'elle est jolie et qu'elle ne voudra pas, avec tout cela, s'enterrer toute vivante dans un vieux château inabordable pendant les trois quarts de l'année et où il n'y a que des corbeaux et des hiboux. Combien voulez-vous gager qu'une fois le mois de septembre venu, l'ennui la prendra et qu'elle retournera à la cour pour y épouser quelque beau seigneur ? Au fait, elle ne peut, en tout cas, que gagner au change ; défunt M. le comte était vieux et laid, c'est une justice à lui rendre.

—Taisez-vous, boutilier ! s'écria le vacher d'une voix ferme et sonore ! je vous dis moi, que Mme la comtesse ne quittera pas le pays et qu'elle ne se remariera pas. D'abord c'est un vœu qu'elle a fait ; son intendant me l'a dit.

—Est-ce qu'on tient ces vœux-là ? repartit l'incrédule boutilier.

— Ah ! cervelle de bois que vous êtes, continua le Nicoud, je vois bien qu'il faut tout vous dire. Pourtant l'heure s'avance, et nous devrions être déjà depuis longtemps à la besogne. C'est égal, je veux vous convaincre. Apprenez donc ce qui s'est passé, il y a neuf ans, au château de Pradines.

A ce préambule, les deux auditeurs du vieux vacher se rapprochèrent instinctivement de lui, et voici le récit qu'il leur fit

Au nombre des jeunes seigneurs de la province qui recherchaient en mariage la jolie petite reine Marguerite, il y en avait un de ces environs nommé M. le chevalier de Fontane. C'était le plus beau d'entre tous, mais c'était aussi le plus pauvre, attendu qu'il était cadet de famille. Ce fut lui que Mlle de Pradines préféra. Il n'y avait guère moyen de songer à marier les deux jeunes gens, M. le marquis de Pradines n'étant pas riche non plus, ainsi que je l'ai déjà dit. Cependant, comme tout le monde dans le pays s'intéressait à eux, parce qu'ils faisaient ensemble le couple le mieux assorti qu'il soit possible d'imaginer, monseigneur le gouverneur de la province voulut bien se permettre d'en parler au roi dans un voyage qu'il fit à la cour, et il revint bientôt en effet avec un brevet de lieutenant pour

M. le chevalier. De plus, le roi avait promis de doter Mlle de Pradines sur sa cassette. Tous deux étaient donc bien heureux, car ils s'aimaient tant ! Déjà l'on s'appréta à publier les bans, lorsque l'on apprit que M. Georges de Pradines, le frère aîné de Mlle Marguerite, mousquetaire dans la garde du roi, allait venir passer quelque temps au pays. Sur cette nouvelle, M. le baron fut d'avis de différer le mariage pour que son fils pût y assister. Hélas ! le pauvre vieux seigneur à dû se repentir cruellement d'avoir suivi une pareille idée. C'est qu'il faut que vous sachiez qu'autant M. le baron et sa fille étaient aimés dans le pays, autant son fils Georges y était détesté. Le jour où il l'avait quitté avait été un jour de fête, celui où il devait y rentrer ne pouvait être qu'un jour de deuil. Il arriva au château de Pradines un vendredi soir, il m'en souvient, en compagnie d'un vieux gentilhomme ; ce gentilhomme était défunt le comte de Peyrelade, et aussitôt après le souper il entra dans la chambre de son père et s'y enferma seul avec lui. La nuit était déjà fort avancée lorsqu'il en sortit.

Nul ne sait précisément ce qui se passa dans cette entrevue ; mais toujours est-il que M. le baron, qui était plein de vie et de santé à l'arrivée de son fils, se trouvait le lendemain dans son lit, malade à toute extrémité. Un prêtre fut appelé. Avant de recevoir les derniers sacrements, notre infortuné seigneur manda en sa présence toutes les personnes qui se trouvaient alors dans le château, même ses serviteurs, et s'adressant d'abord à sa fille : " Marguerite, lui dit-il d'une voix déjà brisée par l'approche de la mort, je n'ai plus que peu d'instant à vivre, et avant de me séparer de toi, j'ai une prière à t'adresser. " Et comme mademoiselle lui baisait les mains en pleurant, sans pouvoir articuler une parole, il ajouta : " Ma fille, promets-moi d'épouser M. le comte de Peyrelade. " A ces mots, la pauvre demoiselle poussa un grand cri et tomba à genoux au pied du lit de son père. Alors M. le baron se tourna vers notre défunt seigneur : Monsieur, dit-il, je connais ma fille ; elle fera ce que je lui demande : vous, promettez-moi de la rendre heureuse. " M. de Peyrelade, fort ému, s'agenouilla à son tour devant le moribond, qui le bénit ainsi que sa fille.

Pendant ce temps-là, M. Georges de Pradines se tenait debout les yeux baissés mais secs, je vous le garantis, car j'avais les miens fixés sur lui. A la fin, son père le regarda aussi et lui dit avec un accent que je n'oublierai jamais : " Eh bien, Georges, êtes-vous content ? " Le fils inclina la tête et ne répondit pas. Là-dessus, on apporta le saint sacrement et M. le baron ne s'occupa plus que de Dieu. Il mourut sur le soir, vingt-quatre heures, heure pour heure

après l'arrivée de son fils. Quelle journée, enfants, quelle journée ! La pluie et la neige n'avaient pas cessé de tomber un seul instant depuis cette funeste arrivée. M. le chevalier de Fontane qui ne savait rien de tout de ce qui se passait entra à cheval dans la cour du château au moment même où M. le baron venait de rendre le dernier soupir, c'est à moi qu'il parla, c'est moi qui lui appris tout ce qui s'était fait depuis la veille. En m'écoutant, il devint pâle comme un mort, et je le vis chanceler sur la selle ; je m'avancé pour le soutenir lorsqu'il piqua des deux et s'enfuit au galop, par une horrible tempête, sous des torrents de neige et de pluie. Depuis nul ne l'a revu, nul n'a entendu parler de lui ; mais comme il prit en sortant du château le chemin des montagnes, il y a tout sujet de penser qu'il aura été englouti avec son cheval dans quelque abîme. Aussi tous les ans, au jour anniversaire de ce terrible événement, sa famille fait dire une messe pour le repos de son âme.

Ici, le vieux vacher fit une pause et se signa, ses deux compagnons l'imitèrent. Au bout de quelques instants, il reprit :

— A présent, boutilier, comprenez-vous pourquoi Mme la comtesse de Peyrelade se retire, à vingt-cinq ans, dans un vieux château des montagnes d'Auvergne et pourquoi elle a fait vœu de ne jamais se remarier ?

Le boutilier était consterné de toutes les façons, et il avait le cœur si serré qu'il lui fut impossible de répondre ; mais le pâtre, qui, comme on l'a déjà vu, était d'un naturel excessivement questionneur, ne put s'empêcher de revenir à la charge.

— Père Nicoud, dit-il, tout cela est bien triste ; mais vous ne nous avez pas dit pourquoi on était si pressé de faire épouser Mlle de Pradines par notre défunt seigneur, au lieu de M. le chevalier de Fontane.

— Là-dessus, répondit le vacher, je ne puis que vous rapporter ce qui a été dit. On assure que M. Georges, actuellement baron de Pradines, ayant contracté des dettes pour beaucoup plus que ce que son père pouvait lui laisser, avait vendu la main de sa sœur à M. le comte de Peyrelade. Tout le monde savait dans le pays que ce seigneur en était fort épris et qu'il avait été refusé par elle. On prétend même qu'après avoir annoncé qu'il se ferait sauter la cervelle, si ce marché n'était pas ratifié, le fils se voyant repoussé aurait osé menacer son père. Le valet de chambre de M. le baron a dit à plusieurs personnes que, dans la nuit qui précéda la mort de son maître, ayant entendu élever la voix dans la chambre, il s'était approché et qu'il avait entendu distinctement d'horribles menaces.

— Seigneur mon Dieu, s'écrièrent à la fois les deux auditeurs de ce funèbre récit, comment permettez-vous de pareilles choses ?

Il y eut un silence, puis le pâtre reprit :

— Je ne m'étonne plus maintenant si tous ceux qui ont vu madame la comtesse lui trouvent l'air si triste, bien qu'elle fasse, dit-on, tous ses efforts pour paraître gaie. Je me disais aussi à part moi : ce n'est pas son vieux mari qu'elle regrette ; oh non ! c'est que madame la comtesse se souvient, n'est-ce pas, père Nicoud ?

— Ah ! répondit le vieux vacher en levant les yeux aux cieux, si ce n'était que le souvenir encore, ce ne serait rien ; mais tenez, enfants, je crains bien que le repos que madame la comtesse est venue chercher ici ne soit pas de longue durée.

— Pourquoi cela, maître, s'écria au-dessus de eux le vacher, une voix sonore mais pleine de douceur et d'onction.

Et en même temps les trois bucciniers ayant levé la tête aperçurent debout auprès d'eux, un homme dont les vêtements et tout l'attirail offraient un bizarre compromis entre l'état ecclésiastique et les habitudes séculières du plus déterminé chasseur. Ce personnage, qui pouvait bien avoir trente-six ans, était d'assez haute taille, mais d'une constitution maigre et nerveuse. Il semblait avoir peine à supporter le poids de sa tête et se tenait un peu voûté, ce qui contribuait peu-être à assombrir le feu de deux yeux noirs profondément enfoncés sous leurs orbites et recouverts d'épais sourcils. Il portait la soutane et le rabat avec le tricorne à ailes évasées, costume distinctif et invariable des gens d'église depuis bien des siècles ; mais cette soutane, retroussée jus-qu'au-dessus des genoux, laissait apercevoir de grandes guêtres de cuir fauve et disparaissait elle-même presque totalement sous un large baudrier et une gibecière également en cuir fauve, le tout accompagné d'une luxurieuse garniture de poires à plomb, à poudre, de cartouchières, etc. Enfin il tenait sur ses épaules le mouquet de chasse à canon étroit et allongé, alors en usage, et était escorté d'un magnifique chien de montagne. Il y avait dans toute la personne du nouveau-venu un caractère à la fois pittoresque et étrange qui dans toute autre partie du monde civilisé que la Haute-Auvergne, eût à coup sûr excité une vive attention ; mais il n'en fut point ainsi parmi les bucciniers du château de Peyrelade, familiarisés sans doute dès longtemps avec le costume de l'homme qui venait de les surprendre de la sorte. Tous trois ne furent pas plus étonnés qu'ils se levèrent avec respect.

— Salut à monsiur le curé de Saint-Saturnin,

s'écria le vieux vacher, orateur obligé en toute circonstance. Soyez le bien-venu au buron, monsieur l'abbé. La chasse a-t-elle été bonne aujourd'hui ?

—Pas trop, mes amis, pas trop, répondit le prêtre d'une manière évasive.

—C'est donc cela que votre gibecière est si plate. Vous qui étiez si bon chasseur autrefois, monsieur le curé, m'est avis que vous avez bien eu malheur depuis quelque temps.

—Il est vrai, murmura l'abbé.

—Vous semblez fatigué, pourtant ; tencz, reposez-vous auprès de nous, voici de quoi vous restaurer et vous rafraîchir, du lait, du pain et des galettes desarrazin. Ah! dam, vous ne trouverez pas ici la même table qu'au château, mais c'est offert de bon cœur.

—Et je n'en demande pas davantage, reprit le prêtre chasseur en s'asseyant sur l'herbe, à côté des buronniers, mais si j'accepte votre hospitalité, c'est à une condition: vous allez continuer à parler du sujet qui vous occupait, absolument comme si je n'étais pas là.

Aces, mots le père Nicoud baissa le nez et tourna les yeux à droite et à gauche avec un naïf embras : puis, tout à coup, s'armant de résolution.

—Eh bien ? s'écria-t-il, je veux être franc avec vous, monsieur le curé, d'abord parce que vous êtes un saint homme qui faites tous les jours beaucoup de bien dans le pays et qui ne sauriez vous offenser de la vérité.

A cette exorde par insinuation, le prêtre ne put réprimer un sourire.

—Allons, dit-il, père Nicou !, je vous écoute ; qu'avez-vous à me reprocher ?

d?—J'ai à vous reprocher, monsieur le curé, vêtre trop bon et trop plein de charité pour otre prochain.

—Et quel est ce prochain, s'il vous plait, monsieur le vacher ?

—Ce prochain est M. le baron Georges Pradines, sous votre respect, monsieur le curé ; M. le baron de Pradines, qui a été réconcilié par vos soins avec sa sœur, qu'il avait vendue ; M. le baron de Pradines, qui est actuellement installé au château de Peyrelade et qui n'en bouge plus, à ce qu'on dit ; M. le baron de Pradines....

—Halte-là ! père Nicoud, dit le curé, un peu de charité à votre tour pour le prochain ! M. le baron de Pradines a pu avoir des torts anciennement, mais il s'en est repenti. C'est ce qui fait que j'ai profité de la confiance que Mme la comtesse veut bien avoir pour moi, pour la déterminer à cette réconciliation. C'est d'ailleurs

M. de Pradines qui a fait les premières démarches, et cela prouve en sa faveur.

—Je le crois bien, reprit l'impitoyable vac her M. de Pradines est pauvre par sa faute, monsieur le curé, car il a dissipé son bien en folies et en débauches ; si bien même qu'on dit que si Mme la comtesse n'était pas venue à son secours il allait être obligé de vendre sa compagnie de Dragons, dont il devait encore tout le prix. Les trésors du roi Solomon fondraient entre ses mains, voyez-vous. Maintenant qu'il n'a plus rien, que ses domaines sont engagés, il espère que sa sœur se retirera tôt ou tard dans quelque couvent et lui laissera tous ses biens. Le loup se recouvre de la peau de l'agneau pour mieux dévorer la brebis, et il la dévorera, je vous le prédis. D'abord il y a un fait certain, c'est que la fontaine *Bousdovire*, qui était tarie depuis longtemps, a reparu ces jours passés, et vous savez que son apparition annonce toujours un malheur dans le pays (1).

—En effet, dit le curé, cédant aussi malgré lui à une influence superstitieuse dont son caractère sacré et l'éducation qu'il avait reçue ne suffirent pas à le rendre maître.

Et il devint rêveur. Tout à coup le chien qu'il avait amené avec lui et qui s'était couché paisiblement à ses pieds tressaillit, et dressant les oreilles se leva brusquement. Presque au même instant le bruit d'un coup de feu retentit à peu de distance, et une perdrix blanche, comme on en rencontre parfois dans les montagnes, après un hiver rigoureux, vint tomber aux pieds du prêtre. Le chien se précipita d'un seul bond sur la malheureuse volatile, et la déposait toute sanglante sur les genoux de son maître, lorsque le pas précipité de deux chevaux lancés au grand trot se fit entendre, et l'on vit apparaître un cavalier d'assez belle mine escortant une jeune femme vêtue d'un costume d'amazone dans le goût de celui sous lequel le peintre Rigaut a représenté la duchesse de Bourgogne. Le cavalier riait à gorge déployée, mais la jeune femme paraissait fort troublée. Parvenue auprès du groupe des buronniers, elle sauta lestement à bas de sa monture, un joli cheval gris pommelé, digne en tous points d'une si charmante écuyère, et s'approchant du curé qui tenait la perdrix entre ses mains, elle la baisa tendrement, puis s'écria en laissant tomber une larme sur le plumage :

—N'est-ce, pas, monsieur le curé, que vous ne l'auriez pas tuée, vous, si je vous avais demandé grâce pour elle ?

[1] La croyance relatives à l'apparition de la *fontaine Bousdovire*, fontaine intermittente qui jaillit d'un des appendices de Puy-Merie, est populaire depuis des siècles dans les montagnes d'Auvergne et s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Le prêtre baissa les yeux et une légère rougeur anima ses joues pâles.

—Madame la comtesse, balbutia-t-il, cette perdrix est blessée à l'aile, mais elle n'est pas encore morte. Qui a tiré sur elle ?

—Est-il besoin de le demander ? reprit la jeune femme en désignant du manche de son fouet de chasse le cavalier qui l'accompagnait, c'est M. le baron de Pradines.

II.

L'ORAGE.

Le baron de Pradines, ex-mousquetaire du roi et alors capitaine aux dragons d'Auvergne, était, comme sa sœur, d'assez petite taille, mais, comme elle aussi, parfaitement proportionnée et d'une tournure fort élégante. C'était un blondin d'une trentaine d'années, au visage fier et caustique et qui sentait son gentilhomme. Quant à Mme de Peyrelade, dont il a déjà été parlé dans le chapitre précédent, on se bornera à ajouter que telle le père Nicoud l'avait connue à seize ans, telle il la retrouvait à vingt-cinq. En effet, à l'encontre de la plupart des femmes de son pays, dont la beauté consiste surtout dans une grande fraîcheur, avantage physique qui passe si vite, Marguerite de Pradines était remarquable par la régularité de ses traits, régularité qui n'en excluait pourtant ni le piquant ni la grâce. Ce qu'elle avait emprunté au pays natal, c'était une peau d'une extrême blancheur et un genre d'attraits tout particulier qui se rencontre souvent dans les montagnes d'Auvergne, des cheveux noirs avec des yeux bleus. Si l'on ajoute que la comtesse de Peyrelade avait respiré, durant plusieurs années, l'atmosphère parfumée de la cour de Louis XIV et qu'elle possédait au suprême degré ce je ne sais quoi de noble et d'aisé dans les manières qui caractérisait alors exclusivement les hôtes du palais de Versailles, on comprendra sans peine combien était frappant le contraste que présentait ces deux personnages, Georges et Marguerite de Pradines, avec la grossière assistance dont ils étaient entourés. La comtesse surtout était adorable avec sa longue jupe de soie grise garnie de velours noir, à corsage montant, qui dessinait si bien les contours harmonieux de son corps, et avec son petit chapeau surmonté d'une longue plume flottante également noire, car elle portait encore le demi-deuil, et la couleur un peu sévère de ce vêtement ne faisait que mieux ressortir la blancheur transparente de sa peau et la douce animation de son visage. A part la différence des costumes, on eût dit de quelque divinité de l'Olympe, Diane chasserresse, par exemple, descendue sur une montagne de la Phocide et de la Thessalie, au milieu d'un conciliabule de bergers, ou, mieux encore, cette

charmante Marguerite de Navarre, dont elle rappelait le poétique souvenir, venant visiter en compagnie de quelque écuyer ses bons vassaux de Carladéz.

Il y eut quelques instants de silence. Chacun se trouvait dans une position plus ou moins embarrassante et échangeait par intervalles avec son voisin des regards de doute et de défiance. Un seul personnage semblait étranger à ce qui se passait auprès de lui : c'était M. le curé de Saint-Saturnin. Il se tenait pensif et recueilli dans la contemplation de la perdrix blanche qui venait d'être de la part de la comtesse l'objet d'une si tendre compassion. Le bon prêtre semblait comme perdu dans une vague extase. A la fin le baron de Pradines partant d'un éclat de rire s'écria :

—Mordieu ! ma sœur, on dirait que, comme dans les contes de M. Perrault, quelque enchanteur, en nous frappant de sa baguette magique, nous a ravi la parole à tous, et je vois bien qu'il faut que je m'exécute le premier. Vous m'avez demandé grâce tout-à-l'heure pour une perdrix blanche, et je l'ai refusé ; je vous la demande à mon tour pour moi qui vous ai offensée. Usez-vous de représailles ?

La comtesse eut un sourire plein de mélancolie, et tendant la main à son frère, qui la baisa avec une grande affectation de respect :

—Georges, dit-elle, c'est une faiblesse superstitieuse de ma part, je le sais bien, mais je croyais vous avoir dit qu'une personne qui me fut chère jadis m'avait donné un de ces oiseaux que j'ai conservé longtemps et qui s'est échappé un jour. Etait-ce un présage ? Je ne sais, mais depuis je n'ai plus revu cette personne.

L'ex-mousquetaire ne put réprimer un froncement de sourcils, et changeant brusquement de conversation, il s'écria en désignant du plus méprisant signe de tête les buroniers qui les contemplaient, sa sœur et lui, avec une naïve curiosité :

—Ce nous est beaucoup d'honneur de donner le spectacle à vos buroniers, ma sœur, mais il me semble qu'à cette heure ces fainéants devraient être au buron ; ou bien est-ce donc la mode sur vos domaines, ma charmante Marguerite, que ces gueux-là festinent tout le jour au lieu de travailler ? Si vous m'en croyez, il faut en dire deux mots à votre intendant pour qu'il y mette ordre.

Bien que ces paroles eussent été prononcées en pur français de Versailles ou de Marly, le sens, du moins, n'en échappa pas aux buroniers, qui reculèrent d'un air craintif. La comtesse en éprouva de la peine, car elle était aussi bonne que belle.

—Allons, dit-elle, mon frère, ces braves gens pensaient sans doute qu'ils vous verraient aujourd'hui; et puis, vous voyez qu'ils étaient en compagnie de M. le curé de Saint-Saturnin, qui leur faisait sans doute quelque pieuse exhortation, n'est-ce pas, monsieur l'abbé?

Et comme le prêtre venait de s'éveiller en sursaut en s'entendant adresser la parole et la contemplait d'un air ébahi, elle ajouta en se penchant à son oreille :

—Il n'en est rien, peut-être, mais je ne veux pas que ma présence ait porté malheur à ces pauvres buroniers, et il faut absolument que vous soyez de moitié dans mon mensonge, entendez-vous?

Le curé ne put que balbutier quelques paroles inintelligibles accompagnées d'un signe de tête affirmatif. Alors, pour la première fois, la comtesse se mit à contempler avec attention les personnages au milieu desquels elle se trouvait, et avisant au milieu du groupe des buroniers le père Nicoud, dont l'attitude pleine de gaucherie indiquait suffisamment un violent combat entre la dérangeaison qu'il éprouvait d'adresser la parole à sa dame châtelaine et le respect et la timidité qui lui fermaient la bouche, elle s'écria en patois des montagnes, qu'elle parlait à merveille!

—Eh mais, je ne me trompe pas, voici une ancienne connaissance; c'est le père Nicoud, l'ancien vacher de Pradines, qui me racontait dans mon enfance de si belles histoires et qui m'a appris à danser la bourrée. Bonjour, mon vieux maître, je suis vraiment aise de vous revoir.

En même temps elle lui tendit sa petite main blanche et potelée, qu'elle venait de déganter. Le vacher, rempli d'émotion, la saisit et y laissa tomber une grosse larme.

—Ah! dit le montagnard en s'essuyant les yeux et se tournant avec fierté vers ses compagnons : enfants, je vous le disais bien, c'est toujours la jolie petite reine Marguerite.

—Georges, reprit la comtesse en se penchant vers son frère, est-ce qu'il ne vous souvient pas, comme à moi, du père Nicoud?

—Si fait! répondit négligemment M. de Pradines; il me semble à présent reconnaître ce vieux rustre, mais, ma sœur, vous ne tenez pas assez votre rang avec ces gens-là.

—Ah! mon frère, je ne suis plus ici à Versailles, grâce à Dieu! laissez moi causer avec le père Nicoud. Cela me fera peut-être oublier tout le temps que j'ai passé sur ces montagnes où jadis j'étais si heureuse.

—Et si pauvre! murmura en ses dents l'ex-

mousquetaire, puis il ajouta à haute voix : Comme il vous plaira, ma sœur.

En parlant ainsi, le baron de Pradines s'éloigna avec une mauvaise humeur mal dissimulée, et ayant fait signe au pâtre d'attacher son cheval à un arbre, il se rapprocha du curé de St-Saturnin, avec lequel il entreprit de causer tir et vénérie. De son côté, la comtesse s'asseyant au pied d'un châtaigner, se mit en devoir de continuer sa conversation avec le père Nicoud, qui se tenait respectueusement devant elle, escorté de ses deux acolytes, lesquels ne pouvaient se lasser de considérer leur jolie châtelaine.

—Eh bien, père Nicoud, s'écria la jeune femme, vous avez donc quitté le domaine de Pradines? Pourquoi cela?

—Vous n'y êtes plus, répondit naïvement le montagnard.

—Mais je n'étais pas ici non plus.

—C'est vrai, mais je savais bien que tôt ou tard vous y viendriez; et puis, je vous appartenais, je mangeais votre pain, je travaillais pour vous, et le pain me semblait meilleur, et le travail me semblait doux.

—Bon Nicoud! vous vous souvenez donc, vous aussi, des anciens jours?

—Si je m'en souviens! Il me semble que c'était hier.

—C'est comme moi : il y a des instants où je m'imagine que tout ce qui s'est passé depuis que j'ai quitté nos montagnes fut un rêve. Oh! un rêve bien long, Nicoud, et bien pénible!

—Je m'en doute bien, madame. Si encore, à votre réveil, vous aviez retrouvé... tout ce que vous aviez en vous endormant!

La comtesse poussa un profond soupir, et toutefois, honteuse comme toutes les femmes de laisser lire dans son âme son secret, alors même qu'elle n'avait plus aucun intérêt à le cacher, elle reprit d'un ton distrait :

—Oui, le domaine de Pradines a été vendu, je le sais, et celui qui l'a acheté a fait abattre le château pour en construire un neuf.

—Oh! répondit le vacher en soupirant à son tour, il n'y a pas que le château d'abattu à Pradines; il y a autre chose encore, il y a bien des espérances!

La jeune femme regarda fixement son interlocuteur, puis elle s'écria en hochant mélancoliquement la tête :

—Vous avez raison, père Nicoud, le château, c'est un souvenir, et le souvenir vit toujours au fond du cœur, alors même que l'objet n'en existe plus; mais l'espérance, Nicoud, l'espérance!

orsqu'une fois elle est morte, rien ne saurait la ranimer.

Pendant que la comtesse parlait ainsi, les bourgeois l'écoutaient avec stupéfaction et semblaient s'enivrer du son de sa voix comme de la plus douce musique. Ce patois d'Auvergne, si rude et si sauvage dans la bouche des montagnards, acquérait en passant par celle de Marguerite de Pradines tout le charme et toute l'harmonie des langues les plus douces du midi de l'Europe. Il y eut une pause pendant laquelle un violent combat sembla se livrer dans l'âme de la jeune femme, qui, tout à coup, fit signe au vacher d'éloigner ses deux compagnons, puis, baissant la voix :

— Deux mots seulement, dit-elle, père Nicoud ; le corps a-t-il été retrouvé ? — Non, madame.

— Quelle mort affreuse ! Il sera tombé au fond de quelque précipice, et les oiseaux de proie l'auront dévoré.

— Hélas ! madame, cela doit être ainsi.

— Savez-vous que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où je le vis pour la dernière fois ? Pauvre Philippe ! . . . Prenez ma bourse, père Nicoud ; vous la partagerez avec vos compagnons. Seulement, promettez-moi d'en réserver une partie afin de faire dire quelques messes pour lui. Moi, je n'ose . . . il y a si peu de temps que M. de Peyrelade est mort ! Vous direz que c'était votre bienfaiteur, votre ami ; vous ne mentirez pas en parlant ainsi, car il vous aimait ; il m'a dit souvent que vous étiez un bon serviteur. Vous me promettez de faire ce que je vous demande ?

La jeune femme parlait encore que déjà son frère et le curé de Saint-Saturnin étaient auprès d'elle.

— Ma sœur, dit M. de Pradines, voici que le soleil commence à s'incliner là-bas, sur les sapins, du côté du col de Cabre ; nous n'avons plus guère qu'une heure de jour. Croyez-moi, nos geps ne sauraient être éloignés, car j'entends d'ici les chiens qui donnent de la voix. Rejoignons la chasse.

— Pourquoi, mon frère, répondit la comtesse, pourquoi partir sitôt d'ici ? On y est si bien à l'ombre sous ces grands châtaigniers ! On y jouit d'un si merveilleux coup d'œil ! Retournez seul rejoindre la chasse si bon vous semble, vous me retrouverez à cette place. Je suis lasse, d'ailleurs, et veux me reposer encore.

— Ce serait peut-être imprudent de votre part, madame la comtesse, ajouta timidement le curé, qui venait de porter ses regards vers l'horizon ; voyez là-bas comme la cime du plomb du Cantal est chargée de vapeurs. Je serai bien trompé si nous n'avons avant peu un violent orage,

et au lieu de rester ici ou de rejoindre la chasse, je vous engage à reprendre le chemin du château. [A CONTINUER.]

AUX RETARDATAIRES.

Nous sommes fâché d'avoir encore à rappeler à plusieurs de ceux qui se sont inscrits comme Abonnés au COIN DU FEU, qu'ils n'ont pas encore rempli la condition du Paiement d'avance. S'il faut que nous employions un Collecteur et entrions cet article dans nos livres, nous prévenons ceux qui nous y obligeront qu'ils auront à payer DEUX CHELINS ET DEMI de plus par année pour frais de collection et d'entrée et pour le délai.

Ceci ne s'adresse pas à ceux qui ont des balances de compte contre nous.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

À la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.